

même, destiné à montrer une doublure de fourrure ou d'étoffe luxueuse différente de celle de la manche. Nous en avons fait le "parement." Depuis le rebras modéré de la manche de 1450, jusqu'à celui de la large manche que portent Anne de Bretagne et Claude de France au commencement du XVI^e siècle, tous ces rebras sont d'hermine, de martre, de gris ou de vair, ce vair légendaire dont fut faite, raconte la légende, la pantoufle de Cendrillon. Jamais de fausse fourrure : la corporation des pelletiers et fourreurs s'y opposait. On imagine, par ce détail, ce que pouvait coûter la garde-robe d'une grande dame ou d'une riche bourgeoise.

Les guerres d'Italie ont sur les manches, comme sur tout le costume, une influence essentielle. On porte une chemise délicatement brodée ; on en montre l'encolure et les manches qu'on se contente de recouvrir en haut et en bas de deux *mancherons* qu'un ruban, relie l'un à l'autre. Le poète Clément Marot nous dépeint ainsi la jolie Parisienne de 1520 :

O mon Dieu, qu'elle estoit contente
De sa personne ce jour-là !
Elle vous avoit un corset
D'un fin bleu lacé d'un lacet
Jaune, qu'elle avoit fait exprès.
Elle vous avoit puis après
Mancherons d'escarlate verte,
Robe de pers large et ouverte.

Depuis que les femmes ne vivent plus confinées dans les châteaux, les manches longues, pendantes, sont abandonnées, quittées à reparaitre par accès, suivant les caprices de la mode.



Sur cette gravure sont réunies les portraits de quatre grandes dames des XVI^e et XVII^e siècles. C'est d'abord une dame de 1572, en costume de ville, puis Marguerite de Valdemont (1571), portant des manches brodées de perles et de pierres avec ailerons de satin blanc doublé de brocart ; puis une bourgeoise de Paris (1586) en vertugade ; elle a des manches en sac à rebras de drap noir ; enfin, une dame de qualité (1603) coiffée de la fontange ; ses tours de manches sont en valenciennes.

C'est l'origine de la *manche à crevés*, qui va avoir pendant tout le XVI^e siècle une si brillante histoire. Les manches de chemise faites en toile de Flandres sont par elles-mêmes volumineuses et exigent une manche de robe bouffante et large ; mais on veut montrer la toile belle et si finement brodée dont est faite la chemise. Qu'à cela ne tienne ! on "crèvera" tout du long et par places le velours et le damas.

Bientôt il sembla que la vue de la chemise de toile, quelque jolie qu'elle fût, n'était pas encore assez magnifique et, dès 1530, un chroniqueur nous apprend que la reine Eléonore, seconde femme de François I^{er}, a une robe de "velours cramois doublée de taffetas blanc bouffant aux manches, au lieu de la chemise." Les princesses de Médicis varièrent à l'infini les effets d'ampleur et de faste de ces manches, et en rehaussèrent encore la splendeur en y ajoutant un vaste et riche aileron. Il faut se représenter ce costume s'harmonisant avec le luxe des fêtes et la manche prêtant sa grâce imposante aux gestes arrondis de la pavana.

Aux premières années du XVII^e siècle on porte encore des manches bouillonnées se prêtant à toute sorte de variantes. L'effet imposant du costume tourne à la lourdeur. La *vertugade* élargissant les hanches fait paraître la femme telle qu'une coupole disgracieuse. Sous Louis XIII la vertugade disparaît, la femme porte la jupe ample et aisée dite *robe à la commodité*. Plus de collettes ni de fraises, mais le fichu ajusté de *quintin*, la manchette plate ornée de point-coupé et de guipures de Gênes et de Venise. Habillée de la *hongrelaine* à la vaste manche masculine, la belle contemporaine de Richelieu se lance dans les intrigues, les conspirations, les folles équipées.

Cette ardeur s'apaise ; les Précieuses inaugurent la vie de salon. On se fait souriante, gracieuse, on montre son bras. Disons plutôt son avant-bras, car le haut reste couvert. Mais quelle nouveauté ! C'est la première fois, depuis l'antiquité, qu'on montre plus haut son poignet. Ornée en largeur de bouillons, de nœuds, de rubans, de dentelles légères, point d'Alençon, point d'Angleterre, la manche, suivant la tendance qui lui est propre, allait en grossissant, s'enflant, s'exagérant sans cesse. Louis XIV, qui était homme de bon sens déclara "qu'il fallait en finir avec les extravagances." L'effet de ce mot fut magique. En 1665, à l'occasion du deuil de cour porté

à la mort de l'empereur Léopold, toutes les manches furent plates.

La *tour de manche*, s'arrêtant au coude, fait de dentelles tombantes, s'accorde avec la *fontange* qui élève la coiffure et les *eriardes* qui font bouffer la robe, pour donner à l'ensemble de la toilette ce caractère de majesté un peu compassée qui marque la fin du règne du Grand Roi.

Voici le XVIII^e siècle ; il ne s'agit plus de solennité : il faut être pimpante, agaçante, irrésistible. Les tours de manche deviennent les *engagantes*, et les dentelles d'Alençon, de Malines, de Valenciennes, s'enroulent autour du bras avec profusion, et pourtant avec grâce. Cent mètres de point entraînent facilement dans une paire de manches. La reine Marie Leczinska dans tous ses portraits nous apparaît avec ces manches si riches et si légères. C'est une reine encore, l'infortunée Marie-Antoinette, qui nous montre une des plus jolies manches que nous puissions copier : simple, elle s'harmonise avec l'ingénuité du fichu pour les fêtes champêtres de Trianon